

Nancy, le 4 novembre 2018

Mesdames et Messieurs les élus,

Mesdames et Messieurs les représentants d'institutions et d'associations,

Mesdames et Messieurs,

Chères amies et chers amis,

Nous nous retrouvons pour honorer ensemble la mémoire d'Yitzhak Rabin, premier ministre israélien, prix Nobel de la Paix, assassiné le 4 novembre 1995 par un extrémiste fanatique israélien. Honorer sa mémoire, c'est rappeler ces valeurs qui nous rapprochent et qu'il a défendues. Honorer sa mémoire, c'est aussi voir comment, aujourd'hui, ses idées et ses actes peuvent inspirer nos idées et nos actes dans un contexte qui, depuis 1995, a énormément changé.

Mais avant de réfléchir ensemble à ce que peut vouloir dire agir conformément à ces valeurs et à son exemple, je crois qu'il faut ne pas hésiter à rappeler qui il a été, ce qu'il a fait d'important. Deux fois premier ministre, ancien chef d'Etat-Major, ambassadeur, il a assumé de multiples tâches militaires et politiques et a incarné, à la fin de sa vie, une volonté de dialogue et de paix, dès lors que les conditions d'une paix dans la sécurité lui semblaient envisageables, volonté de paix à laquelle les extrémistes des deux camps ont été violemment hostiles.

Revenir à cette histoire, à ces faits, les comprendre, les répéter est loin d'être inutile. Il y a des choses qu'il ne faut pas hésiter à répéter. Il faut le faire quand on parle de la Shoah, quand on parle de l'insurrection du Ghetto de Varsovie. Certes, nous savons cela, nous l'avons entendu, étudié mais ce n'est pas le moins du monde une raison pour ne pas le répéter, sans avoir nécessairement à le mettre en relation avec d'autres histoires, d'autres faits, d'autres crimes de masses et d'autres actes d'héroïsme qui se sont passés depuis. Il faut le faire, non pas pour se replier sur une histoire communautaire, mais, au contraire, précisément pour partager cette histoire. Si aujourd'hui, comme président de l'Association Culturelle Juive de Nancy, je parle de la vie et de la mort d'Yitzhak Rabin, c'est bien sûr avec chacun d'entre vous que je veux partager une réflexion et une émotion humaine. Mais c'est surtout aux plus jeunes que je m'adresse, même s'ils ne sont pas encore assez nombreux. C'est à ceux qui n'étaient pas encore nés quand Rabin a été tué pour avoir choisi le chemin difficile et courageux de la paix. C'est aussi à ceux qui n'ont pas connaissance de l'histoire israélienne.

Rabin a été un officier supérieur et un homme d'Etat. Il a commandé l'armée israélienne lors de la Guerre des Six-Jours en 1967 et a été un des premiers Israéliens à entrer dans Jérusalem-Est. Il avait une réputation de fermeté, y compris dans la répression des manifestations palestiniennes de la première Intifada, comme ministre de la Défense. Quand redevenu premier ministre en 1992, il a décidé d'entamer des négociations poursuivant les contacts pris à

Madrid en 1991, son attitude n'a pas consisté à proclamer des principes. Il a agi dans la discrétion, dans le secret, pour aboutir d'abord à une reconnaissance mutuelle d'Israël et de l'OLP. Avant d'énoncer la reconnaissance de façon explicite de droits politiques mutuels et légitimes, il a fallu travailler, négocier avec des ennemis pour qu'ils deviennent simplement des adversaires politiques puis des partenaires pour la paix. La poignée de main historique du 13 septembre 1993 entre Rabin et Arafat n'était pas un aboutissement mais permettait de poursuivre des négociations plus précises sur les territoires autonomes confiés à l'autorité palestinienne. Les négociations se poursuivaient quand Rabin a été assassiné.

L'assassin de Rabin a été jugé et condamné à la prison à vie mais l'acte criminel avait été précédé par une campagne de haine. Des manifestants hostiles au processus de paix brandissaient des caricatures de Rabin coiffé d'un keffieh palestinien ou vêtu d'un uniforme de SS. On a crié « mort à Rabin » lors de manifestations. La haine l'a tué.

Depuis, chaque année, ici à Nancy, nous nous réunissons pour nous souvenir d'Yitzhak Rabin, défendre la démocratie et soutenir, même dans le contexte le plus difficile, les efforts de paix. Nous ne pouvons pas nous retrouver aujourd'hui sans avoir une pensée pour les victimes de l'attentat antisémite de Pittsburgh et leur famille.

Dans un contexte qui s'assombrit, nous cherchons des signes encourageants dans les échanges entre peuples (même s'ils continuent à s'affronter politiquement) dans le domaine de l'économie ou de la culture. Ce sont de faibles lueurs qu'il faut regarder avec attention. Le travail admirable mené par l'association *Un cœur pour la paix* qui a permis de soigner à l'hôpital Hadassah de Jérusalem pour de graves problèmes cardiaques des centaines d'enfants palestiniens mérite d'être cité en exemple. L'activisme culturel permet aussi d'aller plus loin et plus vite que les proclamations politiques. L'Orchestre du Divan occidental-oriental fondé à Weimar en 1999 par Daniel Barenboïm avec de jeunes instrumentistes israéliens et palestiniens continue à faire entendre une musique d'espoir. Il y a quelques semaines, nous avons reçu, au « 55 », un groupe de jeunes israéliens et palestiniens pour une après-midi de rencontre, en pleine répétition de *Quoi de neuf sur la guerre* de Robert Bober, avec notre ami Charles Tordjman. Le dialogue, pas toujours facile, a beaucoup porté sur ce que représente, à nos yeux, l'idée française de laïcité.

Les espoirs de retour à une logique de négociation comparable à celle qu'avait entreprise Rabin semblent chaque année s'amenuiser. Cette année, particulièrement, il faut constater, un peu partout dans le monde, sur tous les continents, la généralisation de logiques d'enfermement identitaire, de fermeture, de haine, de peur généralisée. Des idées racistes, antisémites et xénophobes gagnent du terrain. La fusillade de Pittsburgh vient de nous le rappeler

cruellement. Le repli identitaire n'est plus l'apanage de quelques pays qui ont connu des dictatures dont on a peut-être sous-estimé la persistance dans les esprits. Le mal est profond. Des sociétés entières sont touchées par la recrudescence d'idées que l'on croyait disparues. Des hommes et des femmes politiques sans scrupules ont su exploiter ces sentiments, les renforcer, les reformuler en usant des techniques de communication de masse. Ces démagogues prennent des positions qui flattent les logiques de haine et de conflit. Il faut, certes, les dénoncer. Et chacun d'entre nous est placé, dans sa conscience, devant cette nécessité politique à laquelle chaque citoyen apporte librement sa réponse. Mais il ne faut pas s'en tenir à une logique de proclamation contre la haine et le repli identitaire exprimés dans des discours et des gestes politiques. Cela serait s'en tenir aux symptômes. Il faut aussi agir localement, discrètement, sans nécessairement proclamer des principes mais en montrant qu'ils sont praticables.

La leçon de Rabin peut ainsi nous inspirer. Contre les démagogues et les actions politiques dictées par la haine et le refus de l'Autre, il existe des instances politiques démocratiques, des formes d'engagement, de militantisme politique. Chacun de nous peut trouver un cadre d'action militante politique qui lui convient ou contribuer à en créer ou recréer un autre. Ce n'est pas là la vocation de notre association qui, comme le revendique son nom, agit dans le domaine de la culture, en apportant dans notre société, à notre échelle, des idées et des émotions à partager, des moments historiques à rappeler, en ouvrant des débats d'idées. Le

souvenir de l'action et des idées de Rabin reste ainsi pour nous, quel que soit le contexte, une référence à rappeler. Même lorsque l'on ne prétend pas détenir une solution, il ne faut pas renoncer à affirmer, sans toujours savoir comment y parvenir concrètement, sans donner de leçon, dans un contexte qui s'est assombri, son idéal de paix et de fraternité.

Didier Francfort, président de l'Association Culturelle Juive.